

REMARQUES SUR LES FORMES DU SYMBOLISME LULLIEN

Por ARMAND LLINARES
Universidad de Grenoble

- (1) Editions: **Obres de R. L. Edició original**, t. II - VIII, Palma 1.906-1.914, **R. L. Obres essencials**, II, Barcelona, 1960. Oeuvre monumental, le **Libre de contemplació** n'a été que très partiellement traduit en français (R. Sugranyes de Franch, **Raymond Lulle, docteur des missions**, Schöneck-Beckenried, 1954, p. 119-128, L. Sala-Molins, **Lulle**, Paris, 1967, p. 136-192). Mes références seront puisées dans les **Obres essencials**.
- (2) Cette forme de symbolisme n'apparaît en fait qu'une fois, au chapitre 335, où la prédestination est figurée par un écu portant onze lettres (**Obres essencials**, II, p. 1.101).
- (3) **Obres essencials**, II, p. 107-108.

Du symbolisme lullien, on ne retient d'ordinaire que la combinatoire. C'est beaucoup, il est vrai, mais ce n'est pas tout dans l'oeuvre du Majorquin. Son symbolisme est en effet multiple, divers, polymorphe. Son oeuvre immense est «une forêt de symboles». Les quelques notes qui suivent n'ont d'autre but que d'aider à pénétrer dans cette forêt et à s'y diriger. Elles ne font qu'esquisser à grands traits une étude qui reste à faire et qui peut se révéler féconde.

Un ouvrage, le premier peut-être et à coup sûr l'un des tout premiers de Lulle, contient nombre de variétés de ce symbolisme. C'est le **Libre de contemplació** (1) ou **Livre de contemplation**, monument littéraire dont il convient de voir ce qu'il apporte dans ce domaine. On verra ensuite le symbolisme lullien prendre telle ou telle forme plus particulière, se systématiser, se répéter aussi.

I.—LES VOIES SYMBOLIQUES DU LIVRE DE CONTEMPLATION

On trouve dans le **Livre de contemplation**, tout spécialement dans les quatrième et cinquième livres, un assortiment de la plupart des formes du symbolisme lullien. La plupart, et non toutes cependant, car, par exemple, ne figure aucune fable dans cette oeuvre et le symbolisme géométrique n'y est qu'ébauché (2). D'autres formes, en revanche y sont particulièrement développées: le symbolisme numéral, le symbolisme littéral, le symbolisme de l'arbre et les représentations allégoriques.

1.—Le symbolisme numéral.

Il sous-tend l'ensemble de l'oeuvre, du début jusqu'à la fin. Lulle s'en explique dans le prologue (3):

Le **Livre de contemplation** comprend cinq livres, en souvenir des cinq plaies de Jésus-Christ; quarante «distinctions», en mémoire des quarante jours passés par Jésus-Christ dans le désert; trois cent soixante-cinq chapitres correspondant aux jours de l'année, avec un chapitre supplémentaire pour le jour intercalaire des années bissextiles.

Chacun des chapitres comprend dix paragraphes, en souvenir des dix commandements, chaque paragraphe étant lui-même divisé en trois alinéas symbolisant la Trinité, ce qui fait au total trente alinéas, en souvenir des trente deniers, prix du Seigneur. Quant au chapitre supplémentaire, il comporte exceptionnellement quatre paragraphes, parce que le jour intercalaire s'ajoute tous les quatre ans (4).

Les quarante «distinctions» dont l'oeuvre se compose se répartissent de la façon suivante: neuf dans le premier livre, correspondant aux neuf cieux; treize dans le second livre, en souvenir de Jésus-Christ et des douze apôtres; dix dans le troisième livre, correspondant aux cinq sens «corporels» et aux cinq sens «spirituels» (5); six dans le quatrième livre, pour les six directions (6). Le cinquième livre enfin comporte deux «distinctions», pour les deux intentions de l'homme.

Le tout, ajoute Lulle, figure sous un seul titre, parce que Dieu est unique (7).

2.—Le symbolisme littéral.

Cette forme du symbolisme, à l'inverse de la précédente, n'apparaît pas dès le début du **Livre de contemplation**, mais seulement vers la fin, dans la quatrième et dernière «distinction». Elle est cependant employée tout au long de vingt-cinq chapitres (8), suivant les modalités diverses dont il importe d'analyser au moins la démarche initiale et la conclusion.

La démarche initiale, on la trouve au chapitre 328, intitulé: «Comment l'homme adore et contemple la souveraine bonté de notre Seigneur Dieu, qui est le souverain bien» (9). Il s'agit, pour l'entendement humain, d'accéder à Dieu, souverain bien, à partir du bien sensible. Cette montée vers Dieu se fera progressivement, en empruntant «une échelle à neuf échelons», dont chacun est figuré par une lettre: A,

(4) *Ibid.*, p. 1.251.

(5) La pensée, la perception, la conscience, la subtilité et la volonté ou ferveur.

(6) Haut, bas, droite, gauche, devant, derrière.

(7) *Obres essencials*, II, p. 108.

(8) Chapitres 328-347, 359, 361-364 (*ibid.*, p. 1.064-1.160, 1.214-1.219, 1.225-1.246).

(9) *Ibid.*, p. 1.064.

B, C, D, E, F, G, H, I. Chacune de ces lettres figure donc un degré de l'échelle mystique; elle représente aussi une idée particulière du bien. Ainsi peut-on confectionner une table des signes à laquelle on devra se reporter pour raisonner correctement.

Cette table est la suivante (10):

I	A	Bien sensible.
II	B	Bien intellectuel.
III	C	Bien mixte.
IV	D	Bien et mal.
V	E	Bien que nous recevons de l'humanité de Jésus-Christ.
VI	F	Bien que nous recevons de sa divinité.
VII	G	Bien qui est en l'humanité de Jésus-Christ.
VIII	H	Bien que l'humanité de Jésus-Christ reçoit de l'essence divine.
IX	I	Souverain bien.

Pour passer du degré inférieur au degré supérieur, on conviendra simplement que tout bien inférieur est l'image, la marque d'un bien supérieur. Ainsi le bien sensible, perçu par les sens corporels, est-il l'image du bien intelligible ou intellectuel, perçu par les sens intellectuels. Ainsi l'un et l'autre sont-ils contenus dans le bien mixte, «composé de bien sensible et de bien intellectuel».

On ne suivra pas Lulle tout au long de son raisonnement, mais on remarquera seulement que, parvenu au quatrième degré, figuré par la lettre D, l'entendement considère les maux inhérents au monde pour mieux concevoir et apprécier le bien que nous recevons de l'humanité de Jésus-Christ. Le raisonnement ascendant n'est donc pas arrêté par ces deux termes contradictoires: le bien et le mal, et l'entendement peut s'élever jusqu'au souverain bien, qui est, confesse Lulle, «objet intellectuel, infini, éternel».

L'emploi de lettres pour désigner des idées, des concepts, a donc pour but de raisonner correctement et d'aboutir à une conclusion probante. Le symbolisme littéral s'inscrit dans une combinatoire, très simple ici, mais qui va se compliquer au fil des chapitres du **Livre de contemplation**, pour atteindre son couronnement au chapitre 364, intitulé:

«Comment l'homme, en adorant et contemplant son Dieu glorieux, sait avoir un art et une méthode pour découvrir la vérité et l'erreur» (11).

Ici encore le nombre de lettres utilisées est de neuf. Mais leur signification est toute différente de celle qu'elles avaient au chapitre 328 (12). A désigne ici la vérité, B la découverte de A, C la non-découverte de A; D désigne l'erreur, E la découverte de D, F la non-découverte de D; G désigne la foi et la croyance, H la raison nécessaire, I la ferveur et la crainte.

Il n'est pas question ici de passer d'une lettre à une autre, de la lettre A à la lettre B, et de celle-ci à la lettre C, et ainsi de suite jusqu'à I. Mais les lettres se combinent par trois, quatre ou cinq, ce qui produit huit figures ou «chambres» désignées à leur tour par les lettres K, L, M, N, O, P, Q, R. Ainsi la «chambre» K contient-elle trois combinaisons: BAG, BAH, et BAI, dont les significations respectives sont: la découverte (B) de la vérité (A) se fait grâce à la foi et à la croyance (G), grâce à la raison nécessaire (H) ou grâce à la ferveur et à la crainte (I).

La représentation de notions, d'idées, de concepts, par des lettres doit permettre, selon Lulle, de raisonner plus vite qu'avec des mots et d'arriver par conséquent plus vite à une conclusion probante (12). Ce symbolisme littéral et combinatoire, dont la signification est toujours connue grâce à des tables, est donc de nature heuristique.

3.—Le symbolisme de l'arbre.

L'arbre est le support des idées exprimées dans le quatrième livre, divisé, comme on l'a vu, en six «distinctions» qui symbolisent les six directions de l'espace. Chacune de ces «distinctions» est figurée par un arbre: l'arbre de l'être, du nécessaire et du non-être, l'arbre du sensible et de l'intelligible, l'arbre des qualités et des significations, l'arbre de la foi et de la raison, l'arbre des Dix commandements et l'arbre de la prédestination (13).

Il s'agit là d'arbres très abstraits. Mais il arrive que Lulle utilise comme symboles ou comme éléments de comparaison des arbres réels, empruntés à la flore qu'il connaît: le grenadier, le dattier, le pommier (14).

(11) *Ibid.*, p. 1.240.

(12) *Ibid.*, p. 1.103.

(13) Chacun de ces arbres a été représenté graphiquement dans les éditions du *Libre de contemplació (Obres essencials, II, p. 669, 683, 699, 713, 774, 804)*.

(14) *Ibid.*, p. 807.

- (15) Aux chap. 355 (*Ibid.*, p. 1.199-1.200) et 356 (*Ibid.*, p. 1.203). Cet **Arbre de lumière** pourrait bien figurer Dieu, mais ce n'est là qu'une hypothèse.
- (16) Chap. 352-357 (*Ibid.*, p. 1.180-1.209). J. Rubió a noté l'importance de ces textes dans *L'expressió literaria en l'obra lul·liana (Obres essencials, I, p. 108)*, après T. et J. Carreras Artau, *Historia de la filosofía española*, t. I (Madrid, 1939), p. 572.
- (17) Chap. 352-353, 357.
- (18) Ils ont fait l'objet d'une étude: **Théorie et pratique de l'allégorie dans le Livre de contemplació**, parue dans les «Estudios Lulianos», Palma, 1971, p. 5-34.
- (19) Chap. 354 (*Obres essencials, II*, p. 1.191-1.195).

Le symbole est toujours clair, sa signification précisée. Cependant un arbre apparaît, mystérieux, sur lequel Lulle ne fournit aucun détail: c'est l'**Arbre de lumière**, qui figure dans des récits allégoriques (15).

4.—Les représentations allégoriques.

Elles constituent l'essentiel de six des derniers chapitres du **Livre de contemplation** (16). Trois d'entre eux comportent des considérations théoriques, illustrées par des exemples (17). Les trois autres chapitres représentent sous forme de récits le combat de l'âme et du corps, la voie du paradis, le ciel et l'enfer.

On ne saurait examiner ici en détail ces exemples et ces récits (18) Je me bornerai seulement à résumer le combat de l'âme et du corps (19), et à en risquer une interprétation.

Trois jeunes filles, très nobles et très belles, sont au sommet d'une haute montagne. La première évoque ce que la seconde comprend et ce que la troisième veut. La seconde comprend ce que la première évoque et ce que la troisième veut, et celle-ci veut ce que la première évoque et ce que la seconde comprend. La première jeune fille évoque la montagne elle-même, que la seconde jeune fille comprend et que la troisième aime.

L'une des jeunes filles monte et descend à travers la montagne, au pied de laquelle elle aperçoit un grand arbre, très beau et très haut, garni de feuilles, chargé de fleurs et de fruits, arrosé de sources et de ruisseaux. Elle remarque aussi un animal qui sort d'un grand bois et s'approche de l'arbre. Le cou de cet animal ressemble au fléau d'une balance. A l'extrémité droite est une tête d'homme, à l'extrémité gauche une tête d'animal. Tandis que l'animal s'approche de l'arbre, il lève alternativement une tête et baisse l'autre.

En examinant de plus près la tête gauche de l'animal, la jeune fille y voit deux échelles dressées dont l'une a quatre barreaux et l'autre cinq. Sur la première échelle sont deux bêtes différentes, sur la seconde il y en a cinq. Sur la tête droite de l'animal, la jeune fille aperçoit aussi deux échelles dressées, mais chacune d'elles a cinq barreaux. Sur la première sont trois reines, «très belles, très bonnes

et très noblement vêtues». Sur la seconde échelle il en a quatre, qui sont au service des trois premières.

Tandis que la jeune fille a observé l'animal, celui-ci s'est approché de l'arbre. Il lève la tête droite pour permettre aux sept reines de grimper à l'arbre et d'y manger fleurs et fruits à leur convenance. Il tient en même temps la tête gauche au ras du sol, ce qui interdit aux sept bêtes d'atteindre l'arbre. Affamées, elles crient jusqu'à ce que l'animal leur permette de grimper sur l'arbre où elles dévorent les feuilles et les branches, saccageant les fleurs et les fruits.

Devant ce spectacle, les reines, qui sont maintenant à terre, exigent de remonter sur l'arbre. Il s'ensuit un mouvement de balancier qui se reproduit plusieurs fois et devient le point de mire de trois jeunes filles: celle qui court à travers la montagne observe le manège, l'autre l'évoque et la troisième en rit.

Les sept reines décident de combattre les sept bêtes, et celles-ci s'apprentent au combat. Les jeunes filles observent les préparatifs. Une reine préconise de confectionner un étendard rouge: sur une face figurera le soleil et sur l'autre la lune. Une dame, très belle, très bonne et très vertueuse, à cheval sur une bête très belle et très douce, portera l'étendard. Et chaque reine s'armera respectivement de foi, d'espérance, de charité, de justice, de sagesse de force et de tempérance, armes qui sont «contraires à celles des sept bêtes». De leur côté, celles-ci confectionnent un étendard noir avec sur une face un homme précipité la tête en bas et les pieds en l'air et sur l'autre un serpent. L'étendard est porté par une bête noire qui enfourche une femme à quatre pattes. Et les sept bêtes se munissent d'armes «contraires à celles des sept reines».

Les trois jeunes filles voudraient connaître à l'avance l'issue du combat. La victoire devrait revenir, semble-t-il, aux sept reines; mais l'une des bêtes est particulièrement difficile à vaincre. A l'une de ses compagnes qui voudrait savoir quelle est la dame qui porte le drapeau rouge, l'une des jeunes filles répond qu'el est la soeur de la femme que chevauche la bête noire, tandis que celle-ci est la soeur de l'autre bête. Les choses sont ainsi, mais auraient pu être différentes, remarque l'autre des trois jeunes filles.

Toutes trois décident de prier pour aider les reines à vaincre. Le combat s'engage, tournant vite à l'avantage des reines. Six bêtes sont en effet rapidement vaincues, mais la dernière résiste avec force. Le combat continue donc, avec des fortunes diverses, selon que les jeunes filles prient ou ne prient pas. Longtemps, l'issue de la lutte demeure incertaine.

Voilà que les jeunes filles s'endorment. L'une des reines les transporte, endormies, dans une forêt. Les bêtes reviennent alors à la charge, mettent les reines en mauvaise posture, détruisent leur étendard, désarçonnent la dame qui le portait, la font chevaucher par la bête qu'elle montait, ligotent la tête droite de l'animal, brisent les échelles sur lesquelles étaient les reines, dévorent les feuilles et les branches de l'arbre et saccagent de nouveau les fleurs et les fruits. Sur le point d'être vaincues, les reines décident de faire ramener les jeunes filles, réveillées, sur la montagne. La reine qui les avait emmenées, endormies, dans la forêt, va les chercher. Les jeunes filles de nouveau, pourront prier, ce qui redonne vigueur et force aux sept reines. Finalement, toutes les bêtes sont vaincues, et les reines grimpent de nouveau à l'arbre pour y manger des fleurs et des fruits, ce dont les jeunes filles se réjouissent.

Deux bêtes sauvages sortent alors d'une forêt. L'une est moitié noire, moitié jaune; l'autre est verte et blanche. Les deux bêtes se combattent avec des fortunes diverses, mais c'est finalement la bête noire et jaune qui est victorieuse. Elle vainc aussi l'animal à deux têtes et le dépèce en deux moitiés. De l'une, elle fait quatre parts qu'elle emporte dans la forêt; de l'autre, elle ne fait rien. Mais un grand oiseau emporte cette moitié de l'animal et les sept reines dans une forêt où seront également les trois jeunes filles. Celles-ci demandent qu'on aille chercher sur la montagne la pomme qu'elles y mangeaient. De nouveau en possession de ce fruit, elles sont conduites par deux reines sur une grande montagne plus belle et plus agréable que celle où elles se trouvaient auparavant.

Tel est, résumé, le récit allégorique que Lulle propose pour figurer le combat de l'âme et du corps, thème qui remonte, on le sait, à la **Psychomachie** de Prudence. Essayons d'en interpréter le symbolisme.

Le décor est essentiellement une montagne et, au pied de la montagne, un arbre. Celui-ci est-il l'arbre de la connaissance naturelle, le symbole de la nature figurée par les quatre éléments qui seraient ici les branches, les feuilles, les fleurs et les fruits? Comme l'air et le feu sont au-dessus de la terre et de l'eau, les fleurs et les fruits, appréciés des reines, seraient aussi supérieurs aux branches et aux feuilles, mets de prédilection des bêtes. La montagne, quant à elle, pourrait bien figurer le siège de l'âme raisonnable et de ses trois facultés. Mais que représente la seconde montagne de la fin du récit, «plus belle et plus agréable» que la première? Le paradis, sans doute, où l'âme pourra se rassasier du fruit de la connaissance, la pomme, dont elle a pu seulement goûter ici-bas. Comme en arrière-plan enfin, apparaît la forêt, lieu d'exil et de mort.

(20) Thème platonicien de la dialectique ascendante et descendante. Lulle écrira un *Liber de ascensu et descensu intellectus* (éd. Valencia, 1512; Palma, 1744).

Que symbolisent les personnages? Et d'abord les trois jeunes filles? Elles représentent à n'en pas douter la mémoire, l'entendement et la volonté. Celle qui monte et descend à travers la montagne est l'entendement (20). Les trois jeunes filles sont au secours des sept reines, image des sept vertus humaines: les trois vertus théologiques et les quatre vertus cardinales, qui combattent les sept bêtes, c'est-à-dire les sept péchés mortels. Voilà qui est clair. Mais si l'on entre dans le détail de l'allégorie, les questions ne manquent pas. Pourquoi les sept bêtes sont-elles réparties en deux groupes respectifs de deux et cinq, sur des échelles qui ont respectivement quatre et cinq barreaux, alors que les sept reines sont réparties en deux groupes respectifs de trois et quatre, sur des échelles dont chacune a cinq barreaux? De plus, s'il est une reine plus intrépide, plus ardente au combat que les autres, qui représente-t-elle? Enfin, puisque parmi les sept bêtes, il en est une plus dangereuse que les autres, de qui s'agit-il?

La première de ces questions comporte en réalité deux interrogations. Pourquoi les sept reines disposent-elles au total de dix barreaux, alors que neuf seulement sont à la disposition des sept bêtes? Pourquoi celles-ci sont-elles réparties en groupes de deux et de cinq, tandis que les sept reines se répartissent en groupes de trois et de quatre? Peut-être n'est-il pas trop hasardeux d'avancer comme réponse à la première question que les neuf barreaux dévo-

- (21) Les neuf cieux connus des savants du moyen âge sont, on le sait, les cieux des sept «planètes» (la Lune, Mercure, Vénus, le Soleil, Mars, Jupiter et Saturne), le firmament et le cristallin. Les philosophes et les théologiens y ajoutent l'empyrée (Cf. Raymond Lulle, *Doctrine d'enfant*, Paris, 1969, p. 223).
- (22) Cf. Raymond Lulle, *Doctrine d'enfant*, p. 113.

lus aux péchés sont l'image des neuf cieux, connus des savants depuis Ptolémée, alors que le barreau supplémentaire mis à la disposition des vertus représenterait l'empyrée, séjour immobile de Dieu, des anges et des saints, connu seulement des philosophes et des théologiens (21). Ainsi serait marquée d'emblée la supériorité des sept reines qui, aux yeux des trois jeunes filles, devraient se rendre victorieuses des sept bêtes. Celles-ci, expression du corps humain, ne peuvent se mouvoir que dans la limite du monde physique, représenté par les neuf cieux. Les vertus, en revanche, doivent permettre à l'âme humaine d'accéder au ciel supérieur et de se trouver, tout comme les anges, en présence de Dieu.

Que les sept reines se répartissent en deux groupes de trois et de quatre, cela est conforme à la répartition traditionnelle des vertus en vertus théologiques et cardinales, ces dernières étant au service des premières. Mais que signifie la répartition des sept bêtes en groupes de deux et de cinq? Sans doute que deux vices se distinguent particulièrement. Mais lesquels? Peut-être est-ce parmi eux qu'il faut rechercher la bête la plus difficile à vaincre, celle qui sera finalement vaincue par la reine la plus ardente au combat? Mais qui est cette dernière?

Les reines se sont munies de foi, d'espérance, de charité, de justice, de prudence, de force et de tempérance. La foi est citée en premier lieu. Cela se comprend. La foi ne surpasse-t-elle pas l'entendement, ne permet-elle pas d'aimer Dieu par dessus tout, ne permet-elle pas de voir directement Dieu (22)? Et puis n'est-il pas courant de parler de l'ardeur de la foi, de cette foi capable de soulever les montagnes? Il est donc normal que de toutes les vertus, elle soit celle qui conduit les autres au combat contre les vices et à la victoire sur eux.

Mais quel est donc le vice le plus difficile à vaincre, celui dont la destruction réclame le plus d'ardeur de la part de la foi? Lequel choisir parmi la gourmandise, la luxure, l'avarice, la paresse, l'orgueil, l'envie et la colère? Ce ne peut être, semble-t-il, que le vice qui s'oppose le plus directement à la foi. Or, ce ne saurait être ni la gourmandise, ni l'avarice, ni l'orgueil, ni l'envie, ni la colère, auxquels s'opposent respectivement la tempérance, la charité, l'espéran-

ce, la justice et la prudence (23). Ce pourrait être le péché de luxure, dont on sait ce qu'il a été pour Lulle et dont il écrit sa **Doctrine d'enfant**: «Tant est mauvais le péché de luxure qu'il ne meurt pas de vieillesse» (24). Mais une vertu s'oppose tout spécialement à la luxure, c'est la force de caractère (25).

Il ne reste donc plus face à face, si l'on ose dire, que la foi et la paresse. Mais pourquoi un vice aussi anodin, en apparence, que la paresse, est-il si difficile à combattre qu'il faille lui opposer la vertu suprême, la foi? C'est que, comme l'a excellemment montré M. Robert Ricard dans une étude essentielle, la paresse, sous le nom d'accide (26), est au moyen âge tout autre chose que ce qu'elle est pour nous. Elle est avant tout «la négligence et la tiédeur dans l'accomplissement des devoirs religieux» (27). Nul doute alors que la foi ait quelque raison particulière de combattre la paresse (28). On peut admettre enfin que les deux bêtes qui sont sur l'échelle à quatre barreaux représentent la paresse et la luxure, si l'on veut bien se souvenir que cette dernière, sous la forme de la prostitution et de l'adultère, est fréquemment considérée dans la Bible comme le symbole de l'idolâtrie (29).

Reines et bêtes vont au combat derrière des porte-étendard dont le symbolisme paraît évident. Celui des reines est une dame vertueuse montée sur une bête douce. Sans doute faut-il entendre ainsi la beauté et la douceur de la vertu, grâce à laquelle l'homme se rend naturellement maître des autres créatures. L'étendard est rouge, couleur de la plénitude et de la puissance, avec sur une face le soleil, Jésus-Christ peut-être, et sur l'autre face la lune, image de l'Eglise sans doute? La bête porte-étendard est noire et chevauche une femme à quatre pattes: c'est la bestialité triomphante. L'étendard est noir, symbole du malheur et de la mort, avec sur une face l'homme précipité dans sa chute du paradis, et sur l'autre face le serpent, responsable de cette chute. Que la cavalière soit la soeur de la femme à quatre pattes, cela peut bien signifier, je crois, la dualité de l'homme, ange et bête.

Pour terminer, examinons l'animal à deux têtes. Image de l'homme qui balance entre l'humanité et la bestialité, parce qu'il est double, corps et âme. A la mort, il se sépare

(23) Comme le montre Raymond Lulle dans les chapitres de la **Doctrine d'enfant** qu'il consacre aux vertus et aux vices (Cf. notamment *ibid.*, p. 114, 118, 121-122).

(24) *Ibid.*, p. 131.

(25) «Aimable fils, écrit Lulle, si tu veux être fort dans le combat que mène ton âme contre la chair du monde et le diable, aie la force en ton coeur» (*ibid.*, p. 122).

(26) En français: **accide**; en catalan: **accidia**. Cf. **Doctrine d'enfant**, chap 63: De **accide** (*Ibid.*, p. 134).

(27) R. Ricard, **Les péchés capitaux dans le «Libro de Buen Amor»**, Les Lettres Romanes, t. XX, Louvain, 1966, p. 7. Cf. aussi R. Ricard, **En Espagne: jalons pour une histoire de l'acédie et de la paresse**, «Revue d'Ascétique et de Mystique», t. 45, Toulouse, 1969, p. 27-45.

(28) C'est ce que remarque Lulle dans sa **Doctrine d'enfant**, chap. 63: «Ce vice (l'accide) est un plus grand signe de damnation que tout autre vice, et par son contraire le salut est mieux assuré que par aucune autre vertu» (*éd. citée*, p. 134).

(29) Cf. notamment **Jérémie**, § 2, 20, § 3, 6-11. **Osée**, § 1, 2; § 2, 7; § 4, 15.

- (30) La nature est en effet semblable à une roue qui se meut par génération et corruption (*Doctrine d'enfant*, éd. citée, p. 161).
- (31) De l'Art de trouver le vérité (en catalan: *Art abreujada d'atrobar veritat*), on ne connaît que le texte latin publié sous le titre: *Ars compendiosa inveniendi veritatem* (Macyence, 1721; Francfort, 1965).
- (32) *Ars generalis ultima*, écrit en latin, a eu une dizaine d'éditions. Traduit en français, il a été publié à Paris en 1634.

en deux moitiés, signe d'égalité sans doute entre le corps et l'âme. De la première moitié, il est fait quatre parts: les quatre éléments dont est constitué tout corps sublunaire. La bête noire et jaune, symbole de la mort et de la corruption (?), les emporte sans la forêt où elles vont se décomposer et reparaitre plus tard sous une autre forme, car la victoire de la bête noire et jaune sur la bête verte et blanche, symbole de la vie et de la génération (?), n'est jamais définitive (30). La seconde moitié de l'homme est emportée par un grand oiseau: l'âme est emportée par un ange au purgatoire (?), avant de se trouver pour toujours sur la montagne la plus agréable qui soit, le paradis. Mais quelles sont ces deux reines qui l'y conduisent: l'Écriture et l'Église? Il paraît difficile ici encore d'aller au-delà d'une simple hypothèse.

On conviendra en tout cas de la richesse d'un récit, au demeurant rigoureusement construit, qui figure le comportement de l'homme en proie à ses contradictions et son double destin, visible et mystérieux.

II.—LES SYSTEMATISATIONS ULTERIEURES.

Telles sont les voies symboliques du *Livre de contemplation*. Elles sont multiples. Dans les ouvrages qui suivent, on assiste à un effort de spécialisation, de systématisation, qui fait que le symbolisme lullien prend telle ou telle forme précise. On distinguera ainsi un symbolisme combinatoire, un symbolisme hiérarchique et un symbolisme linéaire, avec un recours à la fable dans ces deux derniers cas.

1.—Le symbolisme combinatoire.

Fondée sur l'emploi systématique de lettres comme symboles de notions et de concepts, la combinatoire lullienne s'appuie aussi sur un symbolisme des nombres, avec, comme support concret, l'arbre ou les figures géométriques, celles-ci de préférence. Cette forme de symbolisme apparaît, pour la première fois, systématisée, dans l'*Art de trouver la vérité* (31), et se perfectionne dans une série d'ouvrages dont le couronnement est le *Dernier grand Art* (32).

Dans cette oeuvre, résultat d'une quarantaine d'années de recherches, les lettres qui symbolisent des notions sont au nombre de neuf, (B, C, D, E, F, G, H, I, K) et chacune d'elles représente six notions différentes: un principe absolu, un principe relatif, une règle générale, un «sujet», une vertu et un vice. Les principes absolus sont les vertus ou dignités divines: la bonté, la grandeur, l'éternité, la puissance, la sagesse, la volonté, la vertu, la vérité, la gloire. Les principes relatifs sont: la différence, la concordance, la contradiction, le principe, le moyen, la fin, la supériorité, l'égalité, l'infériorité. Les règles générales ou questions sont au nombre de dix, mais les deux dernières sont représentées par la seule lettre K. On a ainsi les questions suivantes: est-ce que, quoi, de quoi, pourquoi, combien, quel, quand, où, comment et avec quoi? Ce que Lulle appelle «sujets» est une série de neuf notions où figurent Dieu, l'ange, le ciel, l'homme, l'imagination, l'âme sensitive, l'âme végétative, «l'élémentaire» et «l'instrumental». On notera pour terminer que le nombre des vertus et des vices est porté à neuf, ce qui oblige Lulle à ajouter respectivement la patience et la piété, la fausseté et l'inconstance aux vertus et aux vices traditionnellement recensés.

Les neuf lettres B, C, D, E, F, G, H, I, K, se combinent dans quatre figures. La première, désignée par la lettre A, consiste en un cercle divisé en neuf secteurs où s'inscrivent les neuf principes absolus. La seconde figure, désignée par la lettre T, est la figure des principes relatifs. Elle se compose de trois triangles: vert, rouge et jaune. La troisième figure comprend trente-six cases dont chacune offre la combinaison de deux lettres. Quant à la quatrième figure, elle consiste en trois cercles inégaux, superposés, dont le plus grand est fixe et les deux autres mobiles. Chacun d'eux comprend neuf cases où s'inscrivent les neuf lettres B, C, D, E, F, G, H, I, K. En faisant tourner les deux cercles mobiles sur le cercle fixe, on obtient ainsi deux cent cinquante-deux combinaisons de trois lettres (33).

Il arrive qu'au lieu de figures géométriques (triangles et cercles), Lulle emploie l'arbre comme support concret de sa combinatoire. C'est le cas dans la **Livre du gentil et des trois sages** où cinq arbres sont porteurs de fleurs sur lesquelles sont inscrits des couples de notions équivalentes

(33) Cf. A. Llinarès, **Raymond Lulle, philosophe de l'action**, Paris 1964, p. 220-228.

- (34) Cf. mon édition du *Livre du gentil et des trois sages*, Paris, 1966.
- (35) Cf. A. Llinarès - A. - J. Gondras, *Le Liber de intellectu de Raymond Lulle* (Introduction, texte latin et version française partielle), «Archives d'Histoire doctrinale et littéraire du Moyen Age» (Année 1971), Paris, 1972, p. 193-270.
- (36) *Arbre de filosofia, desiderat* (Obres de R. L. Edició original, t. XVII, Palma, 1933), *Arbre de ciència* (R. L. Obres essencials, t. I, Barcelona, 1957), *Arbre de filosofia d'amor* (éd. citée, t. II, Barcelona, 1960). Ce dernier ouvrage a été traduit en français par L. Sala-Molins (Lulle, Paris, 1967, p. 203-346).

ou opposées (couples de vertus, couples de vertus et de vices) qui permettent un raisonnement simple, par identité ou par contradiction (34). Lulle a encore recours à l'arbre, porteur de fleurs, dans son *Liber de intellectu* (35). Ici, les notions sont figurées par neuf lettres dont chacune représente un principe absolu, un principe relatif et une règle générale. Les lettres, combinées deux par deux, s'inscrivent sur les fleurs de l'arbre.

2.—Le symbolisme hiérarchique.

Mais l'arbre est surtout, considéré dans toutes ses parties, c'est-à-dire dans ses racines, son tronc, ses branches, ses rameaux, ses feuilles, ses fleurs et ses fruits, la forme vivante de l'ordre universel, de la hiérarchie terrestre et céleste, dont on peut avoir connaissance par la science et par l'amour. Symbolisme que Lulle développe dans trois ouvrages qu'il désigne sous le nom d'Arbres (36).

Le plus important des trois est sans conteste l'**Arbre de science** que Lulle a eu l'idée d'écrire, explique-t-il, à la vue d'un citronnier. Chaque partie de l'arbre (il y en a sept en tout) est le symbole d'un élément de l'ordre humain et de l'ordre divin. L'**Arbre de science** comprend donc deux grandes divisions de sept parties chacune, auxquelles s'ajoutent deux «arbres» auxiliaires: l'arbre des exemples et l'arbre des questions, qui doivent servir à approfondir certaines notions contenues dans les quatorze premiers «arbres». Chaque «arbre» se subdivise à son tour sept fois, à l'image des racines, du tronc, des branches, des rameaux, des feuilles, des fleurs et des fruits d'un arbre réel.

On a ainsi un ordre terrestre figuré par l'arbre des éléments, l'arbre des végétaux, l'arbre sensible, l'arbre de l'imagination, l'arbre humain, l'arbre moral et l'arbre impérial. On reconnaît ici la hiérarchie naturelle des êtres qui part des éléments pour aboutir à la vie morale et sociale de l'homme. Il s'agit d'une hiérarchie organique, vivante, puisque chaque arbre, à partir de l'arbre des végétaux, est tributaire de celui qui le précède et se met au service de celui qui le suit, à la manière de la sève qui s'élève des racines de l'oléastre jusqu'aux fruits de l'olivier. Cette vie naturelle est rendue plus sensible encore par l'appel constant à l'image de l'arbre. Ainsi, dans l'arbre des éléments,

on passera des racines (principes de la création) aux fruits, c'est-à-dire aux créatures: «la poire et la pomme, l'homme et le lion, le poisson et l'oiseau, l'or et l'argent» (37).

De la même façon s'établit un ordre divin avec sept arbres: l'arbre apostolique, l'arbre céleste, l'arbre angélique, l'arbre éternel, l'arbre de Marie, l'arbre de Jésus-Christ et l'arbre de Dieu. Cet ordre divin est organique et vivant, tout comme l'ordre naturel, sur lequel il se greffe. Ordre divin et ordre naturel ne font d'ailleurs qu'un, par le passage de l'arbre imérial à l'arbre apostolique qui symbolise la subordination du pouvoir temporel au pouvoir spirituel, comme la raison est subordonnée à la foi.

On remarquera pour terminer que Lulle accorde ici autant d'importance au nombre quatre, sous la forme de son carré: seize (puisque, au total, l'Arbre de science comporte seize parties), qu'au nombre sept, dont le double représente le nombre des articles de la foi catholique. L'ordre hiérarchique de l'Arbre de science est un équilibre entre le physique et le spirituel, entre le naturel et le surnaturel. C'est l'ordre de la raison aidée de la foi, un ordre philosophique et théologique.

3.—Le symbolisme linéaire.

Il représente l'aventure individuelle de l'homme, soit que celui-ci réponde à une vocation précoce et irrésistible, soit qu'il obéisse aux usages et aux conseils d'autrui, en l'occurrence les parents. D'une part, c'est le cheminement linéaire, mais non rectiligne, de l'homme vers la solitude et sa rencontre avec Dieu. De l'autre, c'est le voyage merveilleux de l'homme dans le monde, un voyage qui jamais ne s'achève, toujours repris par d'autres hommes.

Tel est le sens qu'il faut donner aux deux romans philosophiques de Lulle: le *Livre d'Evast et de Blaquerne* (38), écrit à Montpellier et le *Livre des merveilles* (39), écrit à Paris. Le héros du premier roman, Blaquerne, veut être ermite, en dépit de ses parents qu'il chérit et d'une jeune fille qui s'offre à lui pour femme. Dans ce but, il quitte parents et amis pour se retirer dans une forêt. Mais là il fait des rencontres extraordinaires qui l'obligent à poursuivre son chemin sans relâche. Ce sont les Dix commandements qu'il trouve enfermés dans un palais, c'est Dame Va-

(37) *Arbre de ciència*, I (*Obres essencials*, I, p. 557).

(38) R. L. *Obres essencials*, I, p. 113-307. Edition française d'une version française médiévale (*Livre d'Evast et de Blaquerne*), Paris, 1970.

(39) R. L. *Obres essencials*, t. I, p. 311-511. La septième partie de l'ouvrage ou *Livre des bêtes* a été éditée en français par G. -E. Sansone (Rome, 1964) et par moi-même (Paris, 1965).

- (40) **Doctrine d'enfant**, chap. 77
(éd. citée, p. 161).
- (41) **Doctrine d'enfant**, chapitre
(éd. citée, p. 171).

leur, elle aussi prisonnière, ce sont Foi et Vérité, qui errent dans les bois à la recherche d'Entendement et de Dévotion, c'est encore la rencontre d'un jongleur et d'un empereur, celle d'une jeune fille enlevée par un chevalier. Blaquerne arrête ses pérégrinations, cède aux instances d'un religieux, entre dans un couvent qu'il réformera, devenu abbé. A son corps défendant toujours, il deviendra évêque, puis pape. Et toujours pris par ses activités, les réformes qu'il entreprend dans tous les domaines, il ne cesse pourtant de songer à la vie solitaire qu'il désire mener depuis son adolescence. C'est pourquoi il abandonnera un jour volontairement la charge pontificale pour se retirer enfin du monde et contempler Dieu en un lieu inconnu ou l'empereur rencontré autrefois voudra le rejoindre.

L'aventure de Félix, le héros du **Livre des merveilles** est symbolique, elle aussi. Mais ici, c'est le père de Félix qui enjoint à son fils de partir à la découverte du monde pour retrouver la trace de la charité et de la dévotion. Obéissant à son père, Félix va par monts et par vaux, par les déserts et les bois, les châteaux et les villes, converse avec un roi, un philosophe ou un ermite, s'émerveille de toutes les merveilles qui sont au monde, la plus extraordinaire étant l'homme, la plus énigmatique aussi, au comportement imprévisible, commandé par les circonstances et non par la raison. Au terme de son merveilleux voyage, Félix demande asile dans un couvent où il passera les derniers jours de sa vie à conter les merveilles du monde. Et à sa mort, un «second Félix» ira par le monde à la découverte de nouvelles merveilles.

C'est que peut-être l'aventure humaine est sans fin, éternel recommencement suggéré aussi par la roue, image du retour périodique des faits naturels, (40) et plus spécialement par la roue de la fortune, image de l'ascension et de la chute de l'homme (41).

4.—L'allégorie.

On vient de le voir: Blaquerne, le protagoniste du **Livre d'Evast et de Blaquerne**, qui a décidé de se retirer dans une forêt, loin du monde, fait des rencontres étranges: les dix Commandements, Dame Valeur, Foi, Vé-

rité, Entendement. Quels sont ces personnages, comment se présentent-ils?

Les dix Commandements, «méprisés et oubliés», sont enfermés dans un palais «noblement orné», reconnaissable aux inscriptions qu'il porte sur son fronton: «Tu n'auras pas de dieux étrangers. Tu ne seras pas parjure. Tu honoreras le samedi. Tu honoreras ton père et ta mère. Tu ne tueras pas. Tu ne t'adonneras pas à la fornication. Tu ne voleras pas. Tu ne porteras pas de faux témoignage. Tu ne convoiteras pas la femme de ton voisin. Tu ne désireras pas le bien d'autrui». Introduit par un jeune portier, Blaquerne entre dans «une grande salle, très belle» où il voit, assis sur des sièges «d'or et d'ivoire», les dix commandements. «Très noblement vêtus d'or et de soie», ils portent «de grandes barbes et de longs cheveux» et paraissent «âgés». Chacun d'eux tient un livre à la main et se lamente de ce que les hommes désobéissent à Dieu (42). Les dix Commandements se présentent donc à nous sous l'aspect de personnages réels, sages vieillards dont les enseignements et les préceptes portent malheureusement peu de fruits.

Dame Valeur est, elle aussi, enfermée dans un beau palais, «de marbre» est-il précisé. Le fronton du palais porte, lui aussi, des inscriptions, dont la première est celle-ci: «Ce palais est celui de Dame Valeur: nul ne peut y entrer s'il est ennemi de valeur». L'entrée en est jalousement gardée par «une avenante demoiselle» qui autorise Blaquerne à approcher Dame Valeur. Celle-ci se lamente, les yeux en larmes, «son coeur en tristesse et douleur». Mais aucun trait physique ne dépeint ici le personnage qui, de ce fait, n'a pas la consistance des précédents (43).

Foi, Vérité, sa soeur, et Entendement, son frère, sont esquissés de touches légères ou plus appuyées. Foi et Vérité sont simplement deux dames «noblement vêtues», «agréables et plaisantes à voir», mais tristes et en larmes (44). Entendement, en revanche, se présente à Blaquerne «à l'ombre d'un bel arbre chargé de fruits, de feuilles et de fleurs, sur la belle herbe, près d'une fontaine», sur «une haute chaire d'or et d'argent, d'ivoire et de pierres précieuses très finement sculptée». C'est «un vieil homme, noblement vêtu d'une robe de soie rouge, à l'image de la passion

(42) Livre d'Evast et de Blaquerne. II, chap. 42 (*Obres essentielles*, I, p. 170-173; mon édition, Paris, 1970, p. 120-124).

(43) *Ibid.*, II, chap. 48 (*ibid.*, p. 178-180; *ibid.*, p. 133-137).

(44) *Ibid.*, II, chap. 43 (*ibid.*, p. 173-174; *ibid.*, p. 124-126).

- (45) *Ibid.*, II, chap. 44 (*ibid.*, p. 174-175; *ibid.*, p. 126-128).
- (46) *Ibid.*, IV, chap. 92 (*ibid.*, p. 254; *ibid.*, p. 256).
- (47) *Libre de meravelles*, VII, prologue (*Obres essencials*, I, p. 390).
- (48) Texte catalan dans *Obres essencials*, II, p. 25-79 (introduction et notes de J. Rubio, *ibid.*, p. 11-24, 79-84). Version française par L. Sala-Molins (*Lulle*, Paris, 1967, p. 203-346).
- (49) *Arbre de science*, XV (*Obres essencials*, I, p. 799-842). Cet *Arbre des exemples* vient de faire l'objet d'une édition en catalan moderne (Palma, 1971). On y dénombre plus de cinquante fables et plus de quatre cents proverbes.
- (50) C'est le cas du *Livre des bêtes*, septième partie du *Livre des merveilles* (*Obres essencials*, I, p. 370-389).
- (51) La fable: «Les singes, le corbeau et le perroquet», se trouve en effet dans le *Livre d'Evast et de Blaquerne*, II, chap. 52 (*Obres essencials*, I, p. 186), dans le *Livre des merveilles*, VII, chap. 42 (*Obres essencials*, I, p. 387) et dans l'*Arbre de science*, XV (*Obres essencials*, I, p. 813). Elle se modifie et s'amplifie d'ouvrage en ouvrage.
- (52) *Arbre de science*, XV (*Obres essencials*, I, p. 799-804).
- (53) *Livre d'Evast et de Blaquerne*, IV, chap. 87 (*Obres essencials*, I, p. 246; édition française, Paris, 1970, p. 244). Le conte est bref: «Il advint une fois que Joffe cheminait. Il arriva au bord d'une rivière où des badauds regardaient un homme qui s'était noyé. Joffe demande pourquoi l'homme n'avait pas essayé de trouver un passage à sec au lieu de traverser la rivière. On lui répondit: «Il lui aurait fallu cinq jours de marche pour atteindre ce passage». Joffe répliqua: «Et maintenant, quand pourra-t-il quitter ce lieu?».

du Christ». Il explique à des écoliers réunis autour de lui la philosophie et la théologie (45).

A signaler encore deux personnages qu'on rencontre, évoqués dans le *Livre d'Evast et de Blaquerne* (46), et en action dans le *Livre des merveilles*. Il s'agit de Qu'en-dira-t-on et de Peu-m'importe, clairement décrits au moral, si ce n'est au physique, notamment dans le second ouvrage de Lulle (47).

Cette liste de personnages allégoriques est loin d'être close. On en rencontre d'autres dans le *Livre d'Evast et de Blaquerne* et dans le *Livre des merveilles*, on en découvre à foison dans l'*Arbre de philosophie d'amour* (48).

5.—Le recours à la fable.

Organisation symbolique de l'univers ou aventure symbolique de l'homme s'affirment dans des ouvrages qui ont en commun la particularité de faire appel à la fable, couramment dénommée «exemple» à l'époque de Lulle. Dans le *Livre d'Evast et de Blaquerne* et dans le *Livre des merveilles*, déjà cités, les fables sont incorporées au récit. Dans l'*Arbre de science*, en revanche, elles se présentent sous la forme d'un recueil intitulé: *Arbre des exemples*, à la fois livre de fables et de proverbes (49).

Ces fables, qui mettent en scène des personnes, des animaux, des végétaux, des objets inertes, voire des abstractions, sont parfois empruntés au fonds indo-européen (50). Il arrive alors que la même fable se retrouve dans les trois ouvrages cidessus, ce qui permet de suivre les remaniements successifs que Lulle lui a fait subir (51).

Toutes sont porteuses de leçons: de morale pratique, le plus souvent, mais aussi d'une philosophie plus haute, de théologie, de cosmologie, telle la dispute des quatre éléments dans l'*Arbre de science* (52). Ces fables sont aussi des symboles de la condition de l'homme, tel le court apologue de Joffe et le noyé, qui figure dans le *Livre d'Evast et de Blaquerne* (53). Toutes mériteraient d'être étudiées.

III CONCLUSION

Le symbolisme lullien apparaît donc divers, multiple, par ses formes comme par ce qu'il représente. S'il prend

simultanément ou tour à tour la forme littérale, la forme allégorique, s'il fait appel au thème de l'arbre ou à la fable, si certains récits, véritables romans, sont des suites d'aventures qui figurent la grande aventure de l'homme aux prises avec la réalité visible, mais à la recherche aussi d'une réalité supérieure, de la vérité suprême, c'est que le symbolisme lullien, comme tout symbolisme, révèle la vision d'un monde divers et contradictoire.

Ce monde, Lulle le voudrait unifié, accordé, paisible, organisé, mais il est partagé, en conflit perpétuel et décevant, tout comme l'homme. D'où l'importance des oppositions symboliques entre le corps et l'âme, la vie et la mort, la génération et la corruption, les vertus et les vices, l'action et la contemplation, les intentions de l'homme, le monde des merveilles et le monde de l'horreur. Dans cet univers partagé, contradictoire, l'homme, partagé lui aussi mène une lutte constante mais incertaine à la recherche de la vérité et du bonheur. Mais à peine peut-il ici-bas découvrir un coin du voile qui cache l'un et goûter à quelques parcelles du second. Du moins le monde qu'il se construit grâce au symbole lui permet-il d'imaginer et de concevoir dès ici-bas la vérité suprême et le suprême bonheur qui lui sont réservés dans l'au-delà.